

***Du Sinäï aux abords
de la Terre promise***

(Nb 9, 1-5, 15-23 ; 10, 11-28 ; 11, 1-35 ; 12, 1-15 ; 13-14)

Au moment même où Dieu s'était approché d'Israël, d'une façon tout à fait unique, le peuple avait péché en fabriquant un jeune taureau en or. Le Seigneur avait alors voulu en finir avec une telle communauté. Mais Moïse s'était posé en intercesseur pour sauver son peuple de la perdition, tout en le châtiant comme il le fallait pour extirper le mal qui était en son sein. Il fit également pénitence et incita le peuple à entrer dans le même mouvement, jusqu'à lui faire construire le sanctuaire voulu par Dieu.

Le Seigneur renouvela alors l'Alliance avec Moïse ; et il pardonna au peuple, revenant au milieu d'Israël sous la forme de la Nuée.

En construisant ce sanctuaire mobile au désert, la communauté d'Israël avait commencé à entrer dans les vues de son Seigneur. Elle devrait maintenant continuer à croître pour devenir de plus en plus le Temple de Dieu en ce monde.

Le temps avait passé. Il y avait un an que les enfants d'Israël étaient sortis d'Égypte. Sur ordre du Seigneur, ils célébrèrent la Pâque, faisant en tous points ce qui avait été commandé à Moïse (selon Nb 9, 1-5).

La Pâque étant accomplie, le Seigneur voulut alors que son peuple se mît en marche, pour prendre possession du pays promis, selon ce qu'il avait juré à ses pères, Abraham, Isaac et Jacob.

La Nuée, qui avait recouvert la demeure du matin au soir, s'éleva alors au dessus du camp, manifestant que le moment du départ était arrivé. Il en serait toujours ainsi : lorsque la Nuée s'élèverait au-dessus de la tente, les enfants d'Israël devraient lever le camp ; et quand elle s'arrêterait, ils s'installeraient, et le camp resterait fixé aussi longtemps que la Nuée reposerait sur la demeure. Ce serait donc sur ordre du Seigneur qu'ils camperaient ou lèveraient le camp (selon Nb 9, 15-23).

La Nuée s'étant élevée, la demeure fut donc démontée et le peuple se mit en marche, chacun ayant une place bien précise dans la colonne : en tête, le groupe de Juda, suivi de deux autres tribus ; ensuite le groupe des Lévites qui portait la demeure ; et enfin les autres tribus réparties en trois groupes, pour encadrer la demeure et marcher à sa suite. Tous les éléments du sanctuaire avec l'arche, signe de la Présence divine, étaient ainsi au milieu du peuple en marche, puisque les membres de la communauté étaient disposés devant et derrière celui-ci ainsi que sur ses flancs (selon Nb 10, 11-28).

Tous partirent ainsi de la montagne du Seigneur pour trois jours de marche (selon Nb 10, 33). Mais voici qu'une mauvaise lamentation s'éleva aux oreilles du Seigneur : une lamentation « mauvaise » parce qu'elle n'avait rien à voir avec celle qui aurait exprimé un repentir. Bien au contraire ! Aussi « la colère de Dieu s'enflamma-t-elle » : une expression qui n'est employée dans la Bible que pour l'idolâtrie (¹), ce qui signifie que leur plainte exprimait un regret des temps où ils adoraient des idoles. C'est pour cette raison qu'un feu dévorait une extrémité du camp – le feu, cet instrument des purifications radicales et définitives—. Il ne fallut pas moins que l'intercession de Moïse pour qu'il retombe (selon Nb 11, 1-3).

— X —

Malgré tout le temps passé au Sinaï pour se purifier, les fils d'Israël n'avaient donc pas acquis l'esprit nécessaire pour se mettre en marche de façon durable. Et pourtant ils avaient marché la distance de trois jours, ce que certains commentateurs (²) interprètent comme une distance de trois jours en une journée. C'est dire qu'ils en voulaient !

Cette lamentation et ce zèle dans la marche pouvaient sembler contradictoires. Mais, selon mon maître, il est bon de prendre les deux faits en même temps : car la plupart de nos démarches vis-à-vis de Dieu sont de cet ordre, qu'elles soient collectives ou individuelles. Nous pouvons être plein d'enthousiasme dans notre relation à Dieu, surtout quand nous espérons en retirer quelque profit palpable ; mais tout cela peut se dégonfler comme une baudruche dès que la monotonie semble s'installer. À certains moments nous pouvons être pleins de zèle, prêts à vivre de nombreux sacrifices ; mais parfois tout aussi rapidement, nous fuyons tout effort. Nous sommes souvent vite lassés de ce que nous vivons et nous

¹ Selon É. Munck, *La voix de la Torah ; Les Nombres*, Ed. Fond. S. et O. Lévy, Paris, 5^{ème} édition, 1991, p. 106.

² Notamment le commentaire dans *Le Pentateuque avec Rachi ; Les Nombres*, Fond. S. et O. Levy, Paris, 5^{ème} éd., 1984, p. 85.

aspérons alors à autre chose. Nous espérons une nouvelle nourriture qui nous apportera consolation et bien-être.

— E —

Une nourriture agréable ! Tel était le désir encore inscrit dans la communauté. Car voici qu'au cœur du peuple se trouvait un ramassis de mauvaises têtes qui restait accroché aux biens de l'Égypte et qui les convoitait à nouveau ; des vauriens qui parvinrent à pervertir les enfants d'Israël. Et ceux-ci recommencèrent à se plaindre : « Qui nous donnera de la viande à manger ? Ah ! Quel souvenir ! le poisson que nous mangions pour rien en Égypte, les concombres, les melons, les laitues, les oignons et l'ail. Maintenant nous dépérissons, privés de tout. Nos yeux ne voient plus que de la manne » (selon Nb 11, 4-9).

De la manne, encore de la manne, et rien que de la manne ! Cette nourriture, don de Dieu, les lassait profondément. Quelle morosité de devoir sans cesse ramasser cette manne et invariablement la préparer selon les consignes voulues par Dieu, alors qu'en Égypte on mangeait de façon si variée.

Cette plainte du peuple contre la manne est bien la manifestation de son dégoût pour la nourriture divine et donc pour la Torah, alors qu'elle est justement donnée pour lui montrer que l'homme ne se nourrit pas seulement de pain, mais de tout ce qui sort de la bouche de Dieu (selon Dt 8, 3). Mais de ce qui sort de sa bouche pour les nourrir, de la Torah, les enfants d'Israël n'en veulent plus, car ils restent attachés à la nourriture périssable de l'Égypte.

— X —

Tout ce qu'ils vivaient en ce moment-ci se retrouve aujourd'hui sous diverses formes dans l'Église du Christ et jusqu'en chacun des chrétiens. Ne sommes-nous pas vite lassés par les paroles bibliques, même quand nous décidons de nous y plonger résolument ? Combien de temps dure notre enthousiasme ? Finalement ! quelles consolations sensibles en avons-nous ? Car, en définitive, quelle morosité que cette Parole de Dieu dans laquelle nous nous plongeons et qui doit nous nourrir, alors qu'il y a des paroles humaines bien plus agréables et variées ! Comparons le temps que nous passons avec la Bible et le temps que nous consacrons à d'autres lectures. Nous devons bien reconnaître que nous sommes plus attirés par les discours mondains et par les nourritures charnelles. On retrouve cet état d'esprit jusque dans la liturgie. Nombreux sont les

chrétiens qui voudraient que les célébrations évoluent selon leurs goûts. Pourquoi, par exemple, ne pas remplacer certaines lectures bibliques rebutantes par de belles paroles humaines, pleines de sagesse et bien plus attrayantes ? Remplacer la Parole de Dieu par celle des sages et des esthètes est une tentation très répandue parmi nous, tant la manne quotidienne que le Seigneur nous offre dans son Église nous semble fade ! Sa Parole perd sa saveur dès que la foi faiblit. Notre appétence pour tout ce qui sort de la bouche de Dieu est un indicateur.

Mais cette plainte contre la nourriture de Dieu peut prendre des formes plus subtiles, lorsque, par exemple, nous voulons trouver une félicité toute charnelle dans les nourritures que le Seigneur nous offre – que ce soit à travers sa Parole ou dans le sacrement de l'Eucharistie–. Saint Jean de la Croix a des paroles très dures à ce sujet ⁽³⁾. Nous sommes, dit-il, souvent très attachés à notre goût et à notre volonté propre que nous défions, même à notre insu. Ainsi, dit-il, quand nous allons communier et que nous espérons vivre quelque béatitude sensible plutôt que d'adorer et de louer en toute humilité ce Dieu que nous venons de recevoir. Et nous pouvons mettre beaucoup d'énergie à rechercher de la joie et des consolations spirituelles dans les dons de Dieu, tout comme le peuple qui avait manifesté un zèle certain en faisant en un jour l'équivalent de trois jours de marche, tant il était pressé d'aller de l'avant pour recevoir d'autres fruits qui puissent lui être agréables. Mais, ce faisant, nous sommes à la poursuite de nos propres goûts dans les choses de Dieu. Nous restons nostalgiques de satisfactions qui sont bien de ce monde. De ce fait, nous méprisons la nourriture divine, au même titre que ces Hébreux qui ne veulent plus de cette Manne. Tout comme eux, et même si c'est de façon plus subtile, nous sommes encore des idolâtres.

— E —

Cette plainte du peuple contre la manne manifestait donc son dégoût pour la nourriture divine. Devant un tel état de fait, « la colère de Dieu s'enflamma » : cette expression biblique n'est employée que dans les cas d'idolâtrie.

Mais cette fois, Moïse n'en peut plus de cette infidélité criante. Il se tourne alors vers son Seigneur pour lui confier son découragement : « Pourquoi m'avoir imposé une telle tâche ? Est-ce moi qui ai conçu ce peuple, est-ce moi qui l'ai enfanté ? Je ne puis plus à moi seul le porter.

³ Voir en Jean de la Croix, *Œuvres complètes ; Nuit obscure, 1, 6*, Desclée De Brouwer, 1989, p. 396-399.

C'est trop lourd pour moi. Anéantis-moi plutôt que de devoir encore endurer ce malheur » (selon Nb 11, 10-15). Dans son cri vers le Seigneur, il lui exprime qu'il n'y a que lui, Dieu, à pouvoir assumer une telle situation.

Devant cette infidélité générale et persistante, le Seigneur va alors intervenir. Il va lui octroyer septante anciens sur qui il fera descendre « de l'Esprit » qui est sur Moïse. Ceux-ci l'aideront à guider le peuple dans l'observance de la Loi ⁽⁴⁾.

Mais le Seigneur fournira également de cette nourriture que le peuple réclame, jusqu'à lui en donner la nausée. Ce seront des cailles, « en veux-tu en voilà ! » Un monceau de cailles pour faire mourir en eux, tel un poison, ce qui est encore charnel : car ceux qui s'abandonnèrent à leur fringale en moururent. Ce lieu reçut d'ailleurs un nom hébreu qui est très évocateur : une expression qui peut signifier « enterrement du désir » ou « les sépulcres de la convoitise » ⁽⁵⁾, puisque c'est là qu'on ensevelit ceux qui s'étaient laissé aller à leur envie au point d'en périr (selon Nb 11, 16-35).

Cette rébellion était une récurrence. Elle manifestait la profondeur du mal.

La guérison d'un tel mal ne pourra advenir qu'avec le don de l'Esprit de Dieu : il fortifiera ceux qui sont fidèles et purifiera les pécheurs ; il donnera le goût de revenir à la Parole de Dieu, à son Verbe. Aussi le Seigneur donna-t-il déjà de son Esprit aux septante anciens qui avaient été rassemblés à la Tente de Réunion. Mais l'Esprit reposa également sur deux autres membres du peuple qui n'avaient pas été convoqués. Quand ils s'exprimèrent au milieu du camp, ce ne fut pas du goût de tout le monde. Mais Moïse trancha la chose en disant : « Puisse tout le peuple du Seigneur être comme eux, le Seigneur leur donnant son Esprit. »

Plus tard, le Prophète Joël aura des propos qui annonceront la réalisation de ce souhait de Moïse : « – Moi le Seigneur– je répandrai mon Esprit sur toute chair. Vos fils et vos filles prophétiseront... En ces jours-là, Je répandrai mon Esprit » (selon Jl 3, 1-2).

Le jour de la Pentecôte, lorsqu'ils auront été remplis de l'Esprit Saint, saint Pierre affirmera qu'en ce jour s'accomplit pleinement la prophétie de Joël (selon Ac 2, 1-36).

⁴ Ils constitueront par la suite ce qu'on appellera le sanhédrin.

⁵ Selon *La Sainte Bible ; La « Bible de Jérusalem »*, Éd. du Cerf, Paris, 1955, note « c » sur Nb 11, 34.

Tout ce que tu viens d'entendre manifeste donc la mauvaise disposition du peuple quand il quitta le Sinaï. Certains commentateurs affirment ainsi que si le Seigneur leur fit quitter sa montagne, c'est parce qu'ils ne supportaient plus ce lieu. Ils voulaient fuir cet endroit, vivre autre chose ⁽⁶⁾, poursuivre leur route et arriver en Terre promise. Cette Terre devenait ainsi le prétexte pour échapper à ce que le Seigneur leur donnait de vivre au Sinaï. Car dans un quotidien des plus banals, ils se trouvaient sans cesse confrontés à la Torah et ses exigences, à cette Parole qui obligeait chacun à se dépasser, qui mettait en évidence sa faiblesse et son état pécheur, qui soulignait la nécessité de se repentir, qui exigeait un travail de purification et de sanctification de son être.

Cette intervention du Seigneur, avec le don d'une part de l'Esprit de Moïse sur les anciens, s'avérait donc bien nécessaire. La suite des événements allait encore le montrer. Car le peuple n'avait pas fini d'exprimer tout ce qu'il y avait en son cœur.

La distance entre la montagne du Sinaï et les abords de la Terre promise n'est pas bien longue, l'équivalent de onze jours de marche (selon Dt 1, 2). Le peuple arriva donc assez vite au sud du pays de Canaan. C'est cette terre que le Seigneur voulait donner aux enfants d'Israël. Aussi Moïse dit-il au peuple : « Vois ! Le Seigneur ton Dieu t'a livré ce pays. Monte donc le prendre. » Mais les membres du peuple n'étaient pas des plus pressés. Il nous est même dit qu'ils refusèrent de se fier à Moïse. Ils vinrent donc le trouver pour lui suggérer d'envoyer des explorateurs (selon Dt 1, 21-22). Le Seigneur ordonna alors à Moïse de prendre un homme dans chaque tribu et de les envoyer pour explorer la région. Moïse choisit donc un homme dans chaque tribu et il les envoya (selon Nb 13, 1-16).

Il est intéressant de souligner que Moïse ne prélève personne au sein de la tribu de Lévi. Cette tribu a la primauté du sacerdoce. C'est dans celle-ci que sont prélevés les prêtres nécessaires à l'ensemble de la communauté. Moïse nous manifeste ainsi à travers son acte que l'exploration dont il va être ici question ne relève pas de la mission de cette tribu.

⁶ Selon É. Munck, *La voix de la Torah ; Les Nombres*, Ed. Fond. S. et O. Lévy, Paris, 5^{ème} édition, 1991, p. 100-101.

Ceci semble anecdotique, mais c'est ce genre de détail qui peut nous éclairer sur le rôle des prêtres dans l'Église. Car en ne prélevant pas d'explorateurs dans cette tribu, il nous est signifié, à travers ce geste de Moïse, que le rôle de cette tribu sacerdotale s'exerce au sein de la communauté et non à l'extérieur de celle-ci. Ce sont les autres tribus, les autres membres de la communauté qui s'en iront, qui établiront les liens avec le monde extérieur. Et puisque c'est tout le peuple qui doit être sacerdotal (selon Ex 19, 6), ces tribus vivront aussi de leur fonction sacerdotale, mais différemment, car au cœur du monde. Ils seront « prêtres dans le monde ». Les Lévites, quant à eux, n'exerceront leur sacerdoce qu'au sein de la communauté.

— E —

Moïse envoie donc les explorateurs avec ses consignes. Ils doivent notamment lui rapporter des produits du pays.

Ceux-ci, au nombre de douze, partent reconnaître la région. Ils arrivèrent ainsi en un lieu proche de Hébron, et comme c'était l'époque des premiers raisins, ils coupèrent un sarment et une grappe de raisin qu'ils emportèrent à deux sur une perche (selon Nb 13, 17-24).

— X —

Ce qui suggère une grappe bien lourde ; ce qui laisse supposer que les biens de la Terre promise sont sans commune mesure avec tout ce qui n'est pas d'elle ; ce qui peut aussi annoncer que cette Terre portera plus tard une vigne tout à fait particulière.

Cette vigne, ce sera Israël (selon Is 5) et, en définitive, l'Israël de Dieu (selon Ga 6, 16), et donc l'Église du Christ. Car c'est en cette Terre que sera plantée la véritable Vigne, l'ultime, notre Seigneur Jésus Christ lui-même, selon ce qu'il affirme : « Je suis la Vigne, la véritable » (selon Jn 15, 1). Il est toute la vigne et ses disciples en sont les sarments. La Vigne, la véritable, c'est le « Christ total », tête et corps. Cette Vigne produira des fruits selon Dieu. C'est ce que cette grappe annonce déjà.

Un commentaire très classique dans la Tradition chrétienne montre également que cette grappe de raisins accrochée à la perche exprime le Christ et le mystère de la Croix, tandis que les deux porteurs figurent Israël et l'Église. Il est porté et amené par Israël qui le précède et le porte sans le voir, tandis qu'il est porté et contemplé par l'Église qui le suit (⁷).

⁷ Les deux porteurs peuvent de ce fait exprimer aussi l'Ancien et le Nouveau Testaments. Ils nous apportent et nous donnent le Christ ; l'Ancien, qui précède, nous en annonce la

Outre cette grappe de raisins, ils prirent également des grenades et des figes (selon Nb 13, 23). Et au bout de quarante jours ils revinrent de leur périple. Ils arrivèrent au camp de la communauté qui était à Cadès dans le désert de Parân. Ils allèrent trouver Moïse pour rendre compte de leur mission, ainsi qu'à Aaron et à toute la communauté. Ils firent un rapport détaillé et ils exhibèrent les produits qu'ils avaient ramenés. Voici à peu près ce qu'ils dirent : « Dans ce pays ruissellent le lait et le miel. Mais, car il y a un mais, le peuple qui y réside est puissant, et les villes sont grandes et bien fortifiées. Nous y avons même vu des descendants d'Anaq qui sont des géants. » Si Caleb, l'un des douze, haranguait le peuple pour marcher et conquérir le pays, ce n'était pas le cas des autres éclaireurs qui décriaient le pays exploré, insistant sur l'impressionnante taille des habitants : « Nous étions à nos yeux et aux leurs comme des sauterelles » (selon Nb 13, 25-33).

Dans toute la communauté ce ne fut alors qu'un grand cri ; et cette nuit-là le peuple pleura. Tous les enfants d'Israël murmurèrent contre Moïse et Aaron, réitérant les propos qu'ils avaient déjà tenus précédemment : « Que ne sommes-nous morts au pays d'Égypte ! Que ne sommes-nous morts du moins au désert ! Pourquoi le Seigneur nous mène-t-il en ce pays si c'est pour nous faire périr sous l'épée et pour livrer nos femmes et nos enfants en butin ? Ne vaudrait-il pas mieux retourner en Égypte ? » Et ils allèrent jusqu'à se dire : « Donnons-nous un chef et retournons en Égypte. » Moïse et Aaron tombèrent alors face contre terre. Des douze hommes qui avaient exploré le pays, seuls Josué et Caleb restèrent fidèles à leur engagement. Ils proclamèrent alors : « Ce pays est très bon. Si le Seigneur nous est favorable, il nous y fera entrer et nous le donnera. C'est une terre qui ruisselle de lait et de miel. Ne regimbez pas contre le Seigneur. N'ayez pas peur de ce peuple, car le Seigneur étant avec nous, nous n'en ferons qu'une bouchée » (selon Nb 14, 1-9).

La communauté tout entière parla alors de les lapider (selon Nb 14, 10). Les lapider : le châtement réservé à ceux qui ne sont pas fidèles à leur mission ! Voilà à quoi menait la façon de voir du peuple : à considérer le bien comme un mal et à estimer valable ce qui est mal (selon Is 5, 20). Ils refusaient la parole de ces deux témoins et ils préféraient s'en remettre à la parole des éclaireurs qui dénigraient la Terre promise. Même Josué ne parvint pas à les faire changer d'avis, alors qu'ils avaient déjà eu l'occasion

venue sans le voir, tandis que le Nouveau nous donne de connaître et de contempler « ce qui était dès le commencement, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont palpé du Verbe de Dieu » (selon 1 Jn 1, 1).

d'expérimenter sa valeur précédemment. Moïse également ne put leur faire entendre raison, malgré la conviction de ses propos : « Ne tremblez pas, n'ayez pas peur d'eux. Le Seigneur notre Dieu qui marche à votre tête combattra pour vous comme vous l'avez vu faire en Égypte. Et vous l'avez également vu faire au désert : le Seigneur vous a soutenus, comme un homme soutient son fils, tout au long du chemin que vous avez parcouru jusqu'ici » (selon Dt 1, 29-31).

— X —

Les explorateurs et tout le peuple ne voulaient considérer la Terre promise que selon leurs yeux charnels, selon leur propre mentalité. Et c'est vrai que la Terre promise est imprenable par les seules forces humaines. Mais avec la foi en leur Seigneur, avec Dieu qui était à leur tête, ils auraient pu « soulever ces montagnes ». C'est ce que leur rappelaient Josué et Caleb. Mais ils ne voulurent rien entendre.

Il en est de la conquête de la Terre promise comme de tout ce qui touche à la pratique de la Torah – et aux injonctions de l'Église en matière de morale, aurais-je envie d'ajouter– : nos forces humaines ne peuvent suffire à la tâche ; et rien n'est possible sans s'appuyer sur Dieu, sans la foi en lui qui est là pour soutenir ceux qui doivent progresser jusqu'à entrer dans cette Terre promise.

Aussi le doute avant même de combattre est-il grave : car douter avant le combat, c'est déjà être vaincu ; c'est être des sauterelles face à ce qu'on doit combattre. Dès lors, on ne peut que perdre. Le doute manifeste le manque de foi et la faiblesse.

Origène, un des premiers Pères de l'Église, commente cette révolte du peuple à Cadès. Se référant à saint Matthieu, il nous dit que le Royaume des Cieux – dont la Terre promise est ici l'expression– doit être forcé et que les violents l'emportent (selon Mt 11, 12). Il faut violenter, déloger, chasser ces géants de la Terre promise qui expriment, selon l'Écriture, tout ce qui résiste à Dieu et qui, de ce fait, sont assimilés aux démons. Si l'on compare la nature humaine avec celle des démons, nous dit-il, nous sommes des sauterelles et eux des géants, surtout si notre foi est hésitante. Si l'infidélité – le manque de foi– nous fait reculer, ils seront vraiment des Géants et nous des sauterelles. Mais si nous suivons Jésus, dont Josué est ici une figure (⁸),

⁸ Pour rappel, c'est la même racine hébraïque que « Jésus » ; et en grec, c'est strictement le même nom.

si nous croyons en ses paroles, si nous sommes armés de sa foi, ils seront alors comme rien devant nous.

Les Hébreux, nous dit encore Origène, et nous y viendrons, ont par la suite accepté de chasser de la Judée terrestre les Cananéens. Nous – les chrétiens–, ajoute-t-il alors, qui nous sommes approchés de la montagne de Dieu et du Royaume des Cieux, nous devons en chasser les Puissances adverses, nous devons chasser les Esprits du Mal hors des régions célestes. Les Hébreux se servaient d'armes visibles tandis que nous utilisons des moyens invisibles. Ils remportaient la victoire dans des batailles corporelles, tandis que nous triomphons dans un combat spirituel. Revêtons donc la cuirasse de la justice ; prenons le bouclier de la foi grâce auquel nous pourrions éteindre les traits enflammés du Malin ; prenons aussi le casque du salut et l'épée de l'Esprit, qui est la Parole de Dieu (selon Ep 6, 14-17). Avec ces armes et avec Jésus comme chef, notre Josué, nous ne craignons pas les Géants. Soyons toujours munis de ces armes et que notre vie soit toujours dans les Cieux. Plus nous montons aux Cieux avec ardeur, plus vite ils en sont précipités ; plus nous croissons, plus ils diminuent. Si notre vie est sainte, si elle est selon Dieu, elle leur donnera la mort. Si elle est lâche et molle, elle les rendra puissants contre nous, elle en fera des Géants (⁹).

Ce commentaire d'Origène donne déjà l'optique de ce qui va suivre : la Terre promise, don de Dieu, se conquiert.

Ce combat pour pénétrer en Terre promise est la participation de l'homme au don de Dieu ; et ce qui est vrai pour Israël vaut pour nous aujourd'hui. Mais ce combat pour conquérir la Terre promise, le Royaume de Dieu qui est là au milieu de nous, qui en veut ? La plupart du temps nous ne voulons pas nous battre pour entrer en Terre promise, pour vivre de ce Ciel que le Seigneur nous donne déjà, notamment à travers les sacrements. N'agissons-nous pas souvent comme les membres du peuple au désert, en nous agglutinant à ceux qui déclarent impossible de mettre en pratique l'enseignement proclamé par le Christ et explicité par l'Église. Heureusement qu'il y a de temps en temps des Caleb, des saints de sa trempe, les Thérèse de Lisieux, les Charles de Foucauld et tous les autres, pour nous rappeler que le combat est possible si on reste fidèlement accroché au Seigneur et qu'on le supplie de nous soutenir dans cette conquête du Royaume des Cieux – qu'il nous donne déjà dans notre quotidien à travers l'Église et ses sacrements–.

Pour reprendre ce que j'ai dit précédemment, nous, les chrétiens, vivons encore bien souvent notre vie sur le mode suivant : oui au salut que le Seigneur propose. Oui à l'honneur d'être son peuple ; mais pour ce qui

⁹ Sur base d'Origène, *Homélie sur les Nombres*, Sources chrétiennes 29, Cerf, Paris, 1951, p. 148-152.

est des véritables dispositions intérieures à vivre jusqu'au bout notre engagement, ça, c'est autre chose.

— E —

C'est au moment même où les membres de la communauté voulaient lapider « le dernier carré » fidèle à Dieu que la gloire du Seigneur apparut à tous les enfants d'Israël. Le Seigneur tint alors à Moïse des propos du genre de ceux qu'il avait déjà eus précédemment : « Jusqu'à quand ce peuple va-t-il me mépriser de la sorte ? Jusqu'à quand refusera-t-il de croire en moi, malgré les signes que j'ai produits en lui. Je vais le frapper, le déposséder. Et de toi, je ferai une nation plus grande et plus puissante que lui. » Mais, une fois de plus, Moïse va le prier de ne pas agir de la sorte, et tout d'abord en vertu de sa gloire : « Si tu fais périr ce peuple, les nations se diront que tu n'as pas pu le faire entrer dans le pays que tu lui avais promis par serment, et que tu l'as massacré dans le désert. » Moïse lui demandera alors de pardonner la faute du peuple en vertu de sa grande miséricorde. Le Seigneur consentira, mais il dira : « Tous ces hommes qui ont vu ma gloire et les signes que j'ai produits en Égypte et dans le désert, et qui m'ont déjà par dix fois mis à l'épreuve en murmurant et en désobéissant à ma voix, ne verront pas le pays que j'ai promis par serment à leurs pères. Mais il n'en sera pas ainsi pour Caleb, parce qu'un autre esprit l'a animé et qu'il m'a parfaitement obéi. C'est Caleb, Josué, et vos petits-enfants – ceux qui seront nés dans le désert– qui entreront dans le pays promis par serment à vos pères. Je leur donnerai de connaître ce pays que vous avez dédaigné. Quant à vous et vos fils, vous serez nomades dans le désert pendant quarante ans jusqu'à ce que vous mouriez » (sur base de Nb 14, 10-33).

— X —

Il y a toute une dimension de la communauté qui doit mourir au désert pour que celle-ci puisse entrer en Terre promise. Mais comme la Terre promise est aussi l'expression du Ciel, de la Vie éternelle à laquelle le peuple de Dieu est appelé, nous pouvons entrevoir que la mort effective de ces hommes dans le désert n'est pas la fin de toute chose, qu'il y a un A-venir pour tous ceux qui acceptent de vivre les morts nécessaires dans le désert de leur vie.

— E —

Le Seigneur ajoute : « Ces quarante années vous rappelleront les quarante jours de la reconnaissance, chaque jour valant une année, pour porter le poids de votre infidélité. Dès demain, vous ferez demi-tour et vous

retourneront au désert, en direction de la mer Rouge. » Et pour ce qui est des explorateurs qui avaient excité le peuple à murmurer en décriant le pays, ils moururent sur-le-champ devant le Seigneur (selon Nb 14, 34-38).

— X —

Quand le corps est gravement malade, il a besoin de beaucoup de temps pour guérir. Il en va de même pour l'âme. C'est ce qui nous est révélé ici par la durée du séjour encore nécessaire dans le désert. D'une certaine façon, et nous l'avons déjà vu, ces quarante années expriment le temps d'une vie humaine : toute une vie pour que le peuple comprenne et admette son état, pour que les membres de la communauté s'imprègnent de la Torah. Ils pourront alors prendre conscience de leur mauvaise attitude et entrer dans d'autres dispositions

Mais comme pour d'autres châtements dont je t'ai déjà parlé, celui-ci contient également le remède qui doit donner au peuple de croître. Ces quarante années donneront aux enfants d'Israël de vivre de la Torah jusqu'à accepter les combats nécessaires pour pénétrer en Terre promise.

Remarque également la solidarité des justes avec les coupables au cœur de ce qui advient : Caleb, Josué et Moïse vivront aussi ce « châtement-remède » ; tout comme Jésus Christ, dont Moïse et Josué sont les figures, qui prendra sur lui notre condition pécheresse jusqu'à en mourir.

Quant au fait de devoir retourner jusqu'aux abords de la mer Rouge, cela leur indiquait et nous indique encore tout le chemin de croissance spirituelle à parcourir pour atteindre à nouveau les abords de la Terre promise.

— E —

Moïse rapporta toutes ces paroles du Seigneur aux enfants d'Israël. Et, une fois encore, ce ne fut qu'une grande lamentation dans tout le peuple. Mais, comme si cela n'avait pas suffi, voilà que le lendemain matin le peuple fit une fois encore l'inverse de ce qu'il devait faire. Levés de bon matin, sans qu'il y ait eu la moindre parole du Seigneur ou de Moïse, ils décidèrent de passer à l'attaque : « Montons vers ce lieu – cette terre que nous avons dénigrée – puisque le Seigneur a dit que nous avons péché à son propos » (selon Nb 14, 39-40).

— X —

Ils reconnaissent donc leur péché, mais leur repentir n'est pas ajusté à la volonté de Dieu. Plutôt que d'écouter ce que Dieu vient de leur révéler, qu'il envisage de les conduire en Terre promise d'une autre manière, en les renvoyant au désert, voilà qu'ils agissent comme s'ils n'avaient rien entendu ; mais sans doute veulent-ils éviter de nouveaux désagréments dans le désert. Leur emportement inopportun signifie une fois de plus un refus de ce que le Seigneur propose.

Nous pourrions trouver en nous pareilles façons d'être. Il est tentant de définir nous-mêmes ce que nous avons à faire pour agir selon Dieu, plutôt que d'entrer, même à contrecœur, dans un dépouillement selon le Christ, notamment à travers tous ces actes concrets que l'Église nous propose pour vivre une véritable croissance spirituelle. Nous préférons souvent ne rien entendre et suivre nos humeurs.

— E —

Moïse eut beau intervenir en les mettant en garde, puisqu'ils transgressaient une fois encore les ordres de Dieu, rien n'y fit ! Il était pourtant évident que le Seigneur ne serait pas au milieu d'eux pour combattre, mais cela ne les fit pas reculer. Ils partirent donc au combat. Ils n'en faisaient décidément qu'à leur tête ! Cette action était comme le couronnement de toute leur révolte ici à Cadès. Comme Moïse le leur avait annoncé, Amaleq et le Cananéen qui habitaient en ces lieux les taillèrent en pièces (selon Nb 14, 41-45).

Battus « à plate couture », ils durent bien renoncer à leur projet. C'est ainsi que la communauté d'Israël consentit à revenir sur ses pas pour rester pendant quarante ans dans le désert.

— X —

Ce qui venait de se passer à Cadès était comme le révélateur de tout ce qui précédait. Cette révolte mettait en pleine lumière les véritables inclinations de ce peuple élu. En quelques jours de marche – à peine onze jours (selon Dt 1, 2) – *ils avaient exprimé tout ce qui était en leur cœur d'une triple façon.*

Le peuple avait d'abord péché contre la Parole de Dieu qui nourrit véritablement : en se révoltant contre la manne qui en était l'expression, cette manne qui devait leur donner de découvrir que l'homme ne vit pas seulement de pain mais de toute parole qui sort de la bouche du Seigneur (selon Dt 8, 3 ; Mt 4, 4).

Ici à Cadès, ils avaient maintenant *péché contre la Promesse* elle-même, en refusant le combat pour conquérir cette Terre de la Promesse.

Entre-temps, Myriam et Aaron, la sœur et le frère de Moïse, avaient contesté son autorité. Aaron avait ensuite reconnu que lui et sa sœur avaient péché en agissant de la sorte. Le peuple avait ainsi péché jusque dans le chef de ses principaux responsables, puisque Aaron était le grand-prêtre et que Myriam était prophétesse (selon Ex 15, 20). Il s'agissait là d'un *péché contre l'autorité établie par Dieu* (selon Nb 12, 1-15).

Le peuple avait donc péché contre la Parole de Dieu, contre l'autorité mise en place par lui et contre sa Promesse.

Ces péchés du peuple peuvent se retrouver aujourd'hui dans la communauté ecclésiale, tant au niveau communautaire qu'individuel.

Nous pouvons nous en prendre à la Parole de Dieu : en la décrivant, en l'édulcorant, en la ramenant à notre façon de voir.

Nous pouvons pécher en nous attaquant à l'Église, à son Magistère et aux hommes qui le prolongent. Ceux-ci seront considérés comme des gens contestables, comme Myriam et Aaron qui contestèrent l'autorité de Moïse en s'en prenant à un aspect de sa vie. Le fait qu'il avait épousé une étrangère lui fut reproché : ne s'en trouvait-il pas de ce fait ravalé au même rang que les autres ? En quoi valait-il vraiment plus que nous ? se demandaient Myriam et Aaron. Nous tombons très vite dans ce travers, notamment quand nous récusons le droit à des membres ayant charge d'âmes dans l'Église de nous faire la morale : tout compte fait, en quoi auraient-ils ce droit ? D'ailleurs ! Que connaissent-ils de la relation conjugale, ces hommes qui ne sont pas mariés ? Que sont-ils dans leur vie privée ? Et cetera.

Et nous pouvons également pécher contre la Promesse, notamment pour ce qui touche à la vie éternelle, en la décrivant au nom de critères scientifiques ou autres, en l'édulcorant jusqu'à en faire une chimère, en la réduisant à notre mesure pour éviter les combats spirituels qu'elle exige.

Toutes ces attitudes peuvent encore être les nôtres. Elles expriment les dispositions réelles de notre cœur. Elles manifestent que souvent nous ne voulons pas de la Parole de Dieu, ni des guides que le Seigneur nous donne, ni même de cette Promesse qui exige bien des renoncements et des combats.